

# A REIMS

DE CLOVIS A LANGÉNIEUX

Le quatorzième centenaire du baptême de Clovis s'est trouvé, en 1896, sous les pas d'un homme fort avisé, qui est le cardinal Langénieux. Reims a offert le calme décor de son élégance triste à une fête renouvelée des sacres royaux.

De la cathédrale, vitrée comme une lanterne, à l'église Saint-Rémi, précieuse comme un immense reliquaire, enrichie par la piété des siècles, un cortège nombreux a suivi la châsse de l'antique catéchiste et, en même temps, la mitre de l'actuel archevêque.

Les évêques et les pèlerins y sont venus parce que la fête était celle d'un saint. Les royalistes ont suivi, parce que, en plongeant son corps dans l'eau du baptême, Clovis y plongea la monarchie française.

Le pape s'est fait un peu tirer l'oreille, qu'il a longue, pour bénir ce projet ; enfin, il a donné un bref et accordé à la France un jubilé national. Le cardinal Langénieux a transmis le document aux évêques et leur a rappelé la promesse qu'ils ont faite de venir tous à Reims.

Les gardiens de la République se sont épouvanter, et ont trouvé, dans le vieil arsenal des articles organiques, deux ou trois bons bâtons à mettre dans les jambes du cardinal Langénieux.

Les évêques ont dû garder la résidence.

Nulle lettre du Souverain Pontife ne peut être publiée en France sans l'autorisation du gouvernement.

Enfin, aucun concile, aucun synode ne peut avoir lieu sans le même consentement.

Voilà pourquoi l'éminent Langénieux est exposé à être déféré au Conseil d'Etat comme d'abus.

Voilà pourquoi une circulaire ministérielle prierai les évêques de ne pas se déplacer en octobre. L'amusant de l'aventure est que les prélates protesteront pour la forme, mais seront enchantés du triste échec de leur collègue.

Pour comprendre cette situation, il faut connaître l'archevêque de Reims et le passé déjà

lourd qu'il traîne derrière lui comme un long manteau de pourpre.

Les circonstances ont fait de lui le chef des intransigeants ; mais il est entré dans le combat sans y avoir été préparé.

Mgr Langénieux, qui naquit dans le département du Rhône, vint conquérir Paris et réussit à devenir le modèle du parfait curé de capitale. Il n'a pas de littérature : lisez ses écrits authentiques. Il n'a pas de science : sa vie d'œuvres ne lui a pas permis les travaux inutiles ; il n'a pas d'éloquence : il parle dans la manière précieuse des prêcheurs pour dames. Mais il est aimable, d'une amabilité sans arrêt et sans mesure. Chez lui, le charme du sourire remplace tout, même celui du visage.

Le nez est immense, mais pas à la manière d'un nez de grande maison ; il s'étend en largeur. Les joues molles sont sillonnées par quatre rides, quatre chevrons héraldiques, deux à droite, deux à gauche, partant des narines pour se perdre dans la bouche sans garniture et dans le menton sans fossettes. Des yeux, il est difficile de parler ; on ne les voit pas sous les plis des paupières. Le front est habilement garni de cheveux qui, après soixante-douze hivers, ont bleui au lieu de blanchir. La teinture dont l'Éminence abuse n'est pas de bonne qualité.

Vicaire, curé évêque, M. Langénieux fut catéchiste, c'est à-dire directeur des femmes par les enfants, des hommes par les femmes. A l'église Saint-Augustin, il mena dans les voies de Dieu les épouses des ministres, alors que les ministres envoyoyaient encore leurs épouses à l'église.

Par Mme de Montblanc, puissante près de l'impératrice, il obtint de prêcher un carême aux Tuilleries. Ce fut le dernier, on était en 1870. Les ministres, sous la conduite de M. Émile Olivier, se rendaient tous à la messe impériale. Beaux parleurs, ils trouvèrent le prédicateur un peu faible. On espérait de lui le fond et la forme ; on ne trouva que la bonne grâce qui sied dans une réunion de mères chrétiennes. L'empereur, qui avait discrètement baillé, ne put se décider à poser une initre sur la tête sans doctrine, malgré les dames patronesses de cette candidature.